

## Les aventures de la droite française et les avatars de Gramsci

Vito Carofiglio, Carmela Ferrandes

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Carofiglio Vito, Ferrandes Carmela. Les aventures de la droite française et les avatars de Gramsci. In: Mots, n°12, mars 1986. Numéro spécial. Droite, nouvelle droite, extrême droite. Discours et idéologie en France et en Italie. pp. 191-203;

doi : 10.3406/mots.1986.1230

[http://www.persee.fr/doc/mots\\_0243-6450\\_1986\\_num\\_12\\_1\\_1230](http://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1986_num_12_1_1230)

---

Document généré le 16/12/2016

VITO CAROFIGLIO  
CARMELA FERRANDES  
UNIVERSITÉ DE BARI

## Les aventures de la droite française et les avatars de Gramsci

L'attention que prêta Gramsci à la droite française est assez connue. Elle se manifeste déjà dans les années qui précèdent son emprisonnement ; mais c'est dans ses *Cahiers de prison* (écrits de 1929 à 1935) que Gramsci, rassemblant des notes sur l'évolution de l'histoire et de la politique, en consacre plusieurs à la droite. La plus importante, la plus connue a pour titre *Notes sur la vie française*<sup>1</sup>. Gramsci se mesure à la pensée et à l'action de Maurras pour dégager les causes des succès et échecs de la droite traditionnelle.

C'est en marge d'une réflexion sur le Risorgimento que Gramsci fait des remarques pénétrantes sur les jacobins, leur idéologie, leur langage. Il estime que les jacobins ont été non des « abstracteurs » (*astrattisti*) mais des « réalistes à la Machiavel » :

« Ils étaient convaincus de la vérité absolue des formules sur l'égalité, la fraternité et la liberté ; tout comme, et c'est là ce qui importe davantage, les grandes masses populaires qu'ils exaltaient et poussaient à la lutte. Le langage des jacobins, leur idéologie, leurs méthodes d'action, reflétaient parfaitement les exigences de leur époque, même si, aujourd'hui, dans une situation différente et après plus d'un siècle d'élaboration culturelle, ils peuvent paraître " abstracteurs " et " frénétiques " »<sup>2</sup>.

Or, en analysant la personnalité politique de Maurras, Gramsci situe l'intellectuel français face à la tradition jacobine. Il est notoire que Maurras combattait pour une France « ancien

1. Paris, Gallimard, 1978, p. 431, notes.

2. « Essi erano persuasi dell'assoluta verità delle formule sull'uguaglianza, la fraternità, la libertà e, ciò che importa di più di tale verità erano persuase le grandi masse popolari che i giacobini suscitavano e portavano alla lotta. Il linguaggio dei giacobini, la loro ideologia, i loro metodi d'azione, riflettevano perfettamente le esigenze dell'epoca, anche se " oggi ", in una diversa situazione e dopo più di un secolo di elaborazione culturale, possono parere " astrattisti " e " frenetici " » (A. Gramsci, *Quaderni dal carcere*, Turin, Einaudi, 1975, vol. 3, p. 2028).

régime », monarchique et catholique, opposée à la France républicaine, laïque et parlementaire. Il croyait qu'il était possible, pour les Français, de recouvrer dans le passé national une intégrité morale, sociale et politique, que le modernisme (bourgeois) avait gravement atteinte. Maurras s'était employé à constituer dès la fin du siècle, à l'époque de l'affaire Dreyfus, des groupes composés d'intellectuels d'action (les « camelots » du roi), prêts à mourir pour la France des vieilles provinces, la France des rois débonnaires et des saints populaires (Louis IX et Jeanne d'Arc). C'est au cours des batailles antisémites que Maurras devient le maître d'un radicalisme à l'envers, qui dépasse largement ses caractères originaires. La pensée et l'action politiques de Maurras, s'organisant autour de l'idée d'un « nationalisme intégral », se traduisent par des pratiques militantes aussi bien que des théorèmes doctrinaires : contre le modernisme, contre la philosophie des Lumières et ses suites, contre le démocratism, contre la pensée et les institutions bourgeoises, contre le parlementarisme, contre le romantisme, contre les expressions du sémitisme, contre le communisme...<sup>1</sup>

Gramsci remarque que, pour porter un jugement sur la consistance politique et idéologique de l'Action française, il faut partir de l'attitude de Maurras et de son groupe face à la crise parlementaire française qui atteint son sommet en 1925. C'est alors, estime Gramsci, que « Maurras cria au désastre du régime républicain » et que « son groupe se prépara à la prise du pouvoir ».

Gramsci tient à replacer Maurras dans l'histoire de la culture politique française. Il est convaincu que Maurras, loin d'être un grand homme d'Etat, et un très grand « *Real-politiker* », n'est qu'un « jacobin à l'envers ». En effet, pour Gramsci,

« les jacobins employaient un langage particulier, ils soutenaient fermement une certaine idéologie ; à leur époque et dans des circonstances déterminées, ce langage et cette idéologie étaient ultra-réalistes parce qu'ils réussissaient à mettre en branle les énergies politiques nécessaires pour atteindre les fins de la Révolution et consolider d'une façon durable l'avènement au pouvoir de la classe révolutionnaire. Ils se détachèrent par la suite, comme il arrive presque toujours, des conditions de lieu et de temps, se réduisant à des formules, pour devenir tout autre chose, des larves, des paroles vides et inertes »<sup>2</sup>.

1. Pour s'orienter sur la pensée politique et sociale de C. Maurras, point n'est besoin de faire nécessairement recours à ses œuvres particulières ou encyclopédiques (*Dictionnaire politique et critique*) ou « capitales » : il suffit de consulter le volume de textes choisis par F. Nather et C. Rousseau, *C. Maurras, De la politique nationale au nationalisme intégral*, Paris, Vrin, 1972.

2. « I giacobini impiegavano un certo linguaggio, erano convinti fautori di una determinata ideologia ; nel tempo e nelle circostanze date, quel linguaggio e quella ideologia erano ultrarealistici, perché ottenevano di mettere in moto le energie politiche necessarie ai fini della Rivoluzione e a consolidare permanentemente l'andata al potere della classe rivoluzionaria ; furono poi staccati, come avviene quasi sempre, dalle condizioni di luogo e di tempo e ridotti in formule e divennero una cosa diversa, una larva, parole vacue e inerti » (*Quaderni dal carcere, op. cit.*, p. 1642).

Quant à Maurras, Gramsci écrit qu'il aurait renversé et partant banalisé les formules jacobines pour en créer d'autres ordonnées en un système logico-littéraire impeccable qui n'aurait été, lui aussi, qu'une sorte de reflet renversé du discours des philosophes du 18<sup>e</sup> siècle. En dépit de son style discursif et tout ennemi qu'il se déclarât du siècle romantique, Maurras serait ainsi le parfait représentant de ce 19<sup>e</sup> siècle que Léon Daudet, autre éminent membre de l'Action française, devait qualifier en 1922, dans le titre éponyme d'un ouvrage, de « stupide ». Gramsci relève le comique du renversement logico-formel opéré par Maurras : « Une des formules fondamentales de Maurras est " politique d'abord ", mais il est le premier à ne pas la suivre. Pour lui, avant la politique il y a toujours " l'abstraction politique " ; l'approbation sans restriction d'une " très minutieuse " conception du monde qui, comme les utopies des écrivains, prévoit tous les détails, et qui implique une certaine conception de l'histoire, à savoir l'histoire concrète de la France et de l'Europe, c'est-à-dire une certaine herméneutique fossilisée »<sup>1</sup>.

Gramsci considère que l'échec de Maurras dérive du caractère sectaire de l'Action française animée par un groupuscule d'intellectuels réactionnaires, entretenant, certes, des liens avec les institutions civiles et militaires de l'époque, mais privés du consensus populaire et enfermés dans un jargon politique sclérosé et sans rapport avec l'histoire concrète.

Après cette explication en survol de l'insuccès de l'ancienne droite de Maurras analysé par Gramsci, il nous est plus aisé de comprendre ce qui va suivre : la fortune paradoxale de la pensée de Gramsci auprès de la nouvelle droite en France (et son reflet en Italie). La fortune de Gramsci en France sera-t-elle provoquée ou favorisée par la nouvelle droite ? Poser cette question revient à se demander pourquoi la réflexion politique de gauche en France a permis la récupération par la droite de pratiques théoriques et historiques, c'est en somme parler de la fortune (manquée) de Gramsci auprès du PCF (la lettre inédite que nous publions en annexe est très révélatrice sur ce point).

Des analogies s'imposent. Le discours de Gramsci sur l'ancienne droite française n'est pas étranger aux formules polémiques et tranchantes employées par Alain de Benoist pour stigmatiser la mort de la droite réactionnaire, c'est-à-dire traditionnelle, en France ; une droite accusée d'être désormais stérile, sclérosée, enfermée en elle-même et pour cela vouée à un échec définitif, une droite impuissante, que l'opinion publique ne peut accepter et que ses adhérents, comme saisis d'un complexe de culpabilité dont ils ne pourraient pas sortir sans un renouvellement radical de la stratégie droitrière, ne peuvent reconnaître. C'est en effet sur

1. « Una delle formule fondamentali di Maurras è " Politica d'abord ", ma egli è il primo a non seguirla. Per lui, prima della politica c'è sempre l'" astrazione politica " ; l'accoglimento integrale di una concezione del mondo minuziosissima che prevede tutti i particolari, come fanno le utopie dei letterati, che domanda una determinata concezione della storia, ma della storia concreta di Francia e d'Europa, cioè una determinata e fossilizzata ermeneutica » (*ibid.*, p. 1643).

les cendres de l'ancienne droite que la nouvelle dresse ses autels, renouvelant fondamentalement ses bagages, adaptant des formules, en inventant d'autres qui, selon les cas, peuvent surprendre et scandaliser, ou bien susciter intérêt et même enthousiasme dans l'opinion publique. La répudiation de la vieille droite par la nouvelle ne saurait être plus explicite que dans les déclarations lapidaires prononcées par A. de Benoist dans un chapitre de son livre *Les idées à l'endroit* : « La vieille droite, en France, a de tout temps été réactionnaire ... La vieille droite française semble toujours vouloir ressusciter quelque chose ... Ce type d'attitude s'est toujours révélé stérile »<sup>1</sup>. Ces formules vaudraient d'être analysées à l'intérieur du système de références bâti par A. de Benoist pour la nouvelle droite française. Une analyse du discours révèle que beaucoup de ces formules sont doubles et équivoques, puisque de nombreux liens souterrains relient les deux formes de la temporalité de la droite française (on peut à ce propos se référer aux études de P.-A. Taguieff<sup>2</sup>).

Les formules équivoques débouchent très souvent sur un pastiche idéologique, autant dire un pastiche du vocabulaire politique. Les précisions apportées par A. de Benoist, en personne, pour affirmer sa position spécifique face à l'ancienne droite et à l'histoire elle-même, peuvent servir d'échantillons : « Au mot " création " j'oppose celui de " conservatisme ". Cela peut surprendre : preuve que nous sommes piégés par le vocabulaire »<sup>3</sup>.

Les pièges du vocabulaire et la méfiance à son égard... le vocabulaire exerçant une force et une violence sur ses usagers..., A. de Benoist n'irait-il pas jusqu'à faire sienne la formule, un peu trop lapidaire et idéologiquement équivoque (donc impropre et rien que figurée), que Roland Barthes avait employée<sup>4</sup> pour définir *fasciste* la *langue*, à cause justement de sa violence symbolique, opposée à la *parole*, libertaire et révolutionnaire, elle, et créatrice ? Barthes « vu de droite » ? Pour nous initier au nouveau vocabulaire-formulaire d'A. de Benoist, remarquons le contenu d'une parenthèse de nature métalinguistique, et qui en constitue un commentaire préalablement justificatif, dans la série d'énoncés qui vont suivre immédiatement, après, sous forme de slogans :

1. A. de Benoist, « Droite : l'ancienne et la nouvelle », in *Les idées à l'endroit*, Paris, Editions libres-Hallier, 1979, p. 74.

2. Parmi les travaux de P.-A. Taguieff, nous signalons, d'abord, l'article « Le retournement du gramscisme », *Politique aujourd'hui*, 1, juillet-septembre 1983, p. 75-92. Les autres travaux, aussi importants et très documentés, constituent dans l'ensemble un dossier de réflexions tout à fait indépassables dans ce genre d'étude : « L'héritage nazi. Des nouvelles droites européennes à la littérature niant le génocide », *Les Nouveaux Cahiers*, 64, printemps 1981, p. 3-22 ; « Sur un héritage tardif de l'Action française : voyages aux origines du retournement " antisioniste " de l'antisémitisme " prosioniste " », *Cahiers Bernard Lazare*, 98-99, janvier 1983, p. 14-23 ; « Le néo-racisme différentialiste. L'éloge des différences : l'ambiguïté d'une évidence commune et ses effets pervers », 3<sup>e</sup> colloque international de lexicologie politique, Saint-Cloud, 10-13 septembre 1984.

3. A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, op. cit., p. 75.

4. R. Barthes, *La leçon*, Paris, Le Seuil, 1978.

(J'appelle réactionnaire l'attitude qui consiste à chercher à restituer une époque ou un état antérieur. J'appelle conservatisme l'attitude qui consiste à s'appuyer, dans la somme de tout ce qui est advenu, sur le meilleur de ce qui a précédé la situation présente, pour aboutir à une situation *nouvelle*. C'est dire qu'à mes yeux tout vrai conservatisme est révolutionnaire. Entre le ghetto néo-fasciste (ou intégriste) et le marais libéral, je crois à la possibilité d'une telle doctrine. Beaucoup n'y verront qu'une exaltation des contraires. Ils n'auront pas tort. L'homme de l'avenir sera le seigneur des contraires. Il aura la mémoire la plus longue et l'imagination la plus forte. Il pratiquera un romantisme d'acier)<sup>1</sup>.

Dans ce passage, A. de Benoist fait preuve de sa capacité discursive antinomique. Nous avons ici un exemple pertinent d'une démarche consistant à juxtaposer deux vues opposées, puis conjuguées dans une troisième qui en constitue la médiation logique, c'est-à-dire idéologique. La figure rhétorique qui représente cette démarche est l'oxymore, jeu de création linguistique éminemment littéraire ou mystique<sup>2</sup>. Ce qui se réalise dans cette figure, c'est la *coïncidentia oppositorum*, la hardiesse d'une conception qui unifie ce qui théoriquement ne peut être unifié, la suprématie de la volonté méta-physique, méta-théorique, méta-politique. La formule-maîtresse semble être excellemment, dans le passage cité, la suivante : « Tout vrai conservatisme est révolutionnaire » (ce qui en rappelle aux Italiens l'autre formule : Mussolini = *fascista rivoluzionario*).

Ce procédé n'est pas seulement pratiqué, il est aussi théorisé par Alain de Benoist : « L'homme de l'avenir sera le seigneur des contraires ». Cet énoncé est marqué par le ton (le temps) des prophètes et par l'élan vitaliste qu'on retrouve aussi dans d'autres formules voisines : « Il aura la mémoire la plus longue et l'imagination la plus forte », « Il pratiquera un romantisme d'acier ».

Trois remarques en découlent.

La première de ces trois prophéties est le pastiche de deux types opposés de vocabulaire politique : a) « l'homme de l'avenir » semble être calqué sur l'image du « soleil de l'avenir » du discours de gauche ; l'opposition sémantique entre Humanité (non en tant qu'*espèce*, mais en tant que singularité *individuelle*) et lumière (par sa réalisation distributive dans la pluralité sociale et de classe) marque la distinction d'une image par rapport à l'autre ; b) « le seigneur des contraires » postule la re-création de seigneurie ; c'est là une catégorie qui renvoie à l'aspiration médiévale dont Maurras avait été le proclamateur, lui qui fondait aux divers niveaux de son échelle hiérarchique la présence du « seigneur » et la domination des contrastes sociaux, considérés sous forme de contraires et non de *contradictions*, comme c'est le cas dans le vocabulaire de gauche. Là encore le théoricien de la nouvelle droite rejoint la philosophie

1. A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, op. cit., p. 75.

2. Voir, à ce propos, *Rhétorique générale*, Paris, Le Seuil, 1982, p. 120-121.

politique de Maurras, qui voulait léguer justement au « seigneur » la solution des conflits sociaux, selon les vues de l'empirisme organisateur et, bien entendu, du nationalisme intégral.

La seconde prophétie semble être le pastiche entre un dicton attribuant au peuple la propriété de la mémoire « longue » et un slogan très populaire dans les années 1968-1969, parmi les étudiants de gauche : « l'imagination au pouvoir », slogan qui s'adapterait à la catégorie droitiste de force, recelant un philosophème d'inspiration eugénique : l'« imagination la plus forte ».

La troisième prophétie réalise un pastiche plus subtil : le romantisme, rejeté par l'ancienne droite, est repris par le nouveau théoricien et présenté avec une marque nouvelle, sortie du vocabulaire-usine de l'acier, qui appartient à la catégorie de force (une catégorie exploitée, on peut s'en douter, dans les discours de Mussolini<sup>1</sup>).

L'oxymore, par sa fréquence systématique, est figure du pastiche pratiqué constamment par A. de Benoist dans ses écrits. Cette nouvelle école de pensée politique irait-elle jusqu'à une « nouvelle imposture » idéologique ? Le langage ouvert (à tout vent) peut porter loin en effet, aussi bien de droite à gauche que de gauche à droite.

C'est dans la lecture de Gramsci, ou plutôt dans celle qui en est faite en France à droite, que le néo-théoricien atteint le sommet de cette démarche de pasticheur, dont l'ordre du discours peut même paraître objectivement rassurant.

Parmi les écrits d'A. de Benoist, l'« Anthologie critique des idées contemporaines », parue sous le titre *Vu de droite*<sup>2</sup>, et le volume théorique *Les idées à l'endroit* présentent des occurrences du nom de Gramsci, dont la fréquence est justifiée par l'importance qu'y acquiert la référence à sa pensée. C'est le même matériel discursif qui, dans ces deux textes, sert à introduire le portrait de Gramsci.

Vu de droite, Gramsci est inséré dans la série des « contre-figures » : il s'agirait d'une biographie intellectuelle destinée à un public francophone (de droite en première instance). L'admiration du biographe est indéniable, mais elle est aussi ambiguë : une importance minimale est accordée au *fait* de l'emprisonnement, et le traitement de cette donnée historique ne cache pas des modalités ironiques et... oxymoriques (Gramsci ayant eu le temps d'écrire *librement* en prison, aurait tenu des « cahiers »... de notes).

Vu à l'endroit, Gramsci est subsumé sous le titre du chapitre « Le pouvoir culturel » : c'est la traduction de la formule stratégique d'« hégémonie culturelle », créée par Gramsci.

Il s'agit d'analyser les caractéristiques de cette opération qui tend à offrir un exposé objectif de la pensée de Gramsci par la mise en évidence de ses catégories propres, de sa

1. Bien que ce soit une œuvre qui a fait largement son temps, nous signalons le livre *Sulla lingua di Mussolini*, par Hermann Ellwanger, publié à Milan, chez Mondadori, en 1941 ; ce livre met suffisamment en évidence style et images des discours de Mussolini.

2. A. de Benoist, *Vu de droite, Anthologie critique des idées contemporaines*, Paris, Copernic, 1979, p. 456-460.

méthode d'analyse, de ses vues politiques. Le concept de « pouvoir culturel » se traduit, dans le langage de Gramsci, par « hégémonie » (*egemonia*), concept fondamental qui, au niveau de la superstructure, fait une distinction entre société civile et société politique. Le problème théorique repris par A. de Benoist est celui de l'interaction entre structure et superstructure. Il reconnaît que l'analyse gramscienne de la superstructure considère comme prééminente, dans les mouvements et les contre-mouvements de la société, l'action du pouvoir culturel, c'est-à-dire la lutte pour l'affirmation et la consolidation d'une hégémonie culturelle comme préalable au pouvoir politique.

C'est là un problème qui intéresse surtout les classes politiquement dominées à une certaine époque, ou bien les minorités intellectuelles. N'est-ce pas là projeter sa propre situation d'opposition minoritaire (de nouvelle droite) dans un réseau théorique qui a déjà fait ses preuves dans l'histoire (la pensée de Gramsci), pour y puiser et des justifications prestigieuses et des espoirs pour son propre groupe ?

Il faut préciser que le concept gramscien est analysé dans toutes ses facettes pratiques : la mise en valeur des sentiments appartenant à la conscience populaire, l'organisation de la culture, les voies d'accès au consensus (fondamental pour la prise et le maintien du pouvoir), la recherche des alliances (le « bloc historique ») pour atteindre des objectifs éminemment politiques. Nous comprenons par là que l'exposé de la pensée de Gramsci implique une critique totale de la droite traditionnelle en France. A. de Benoist écrit : « A certains égards, et si l'on s'en tient aux aspects purement *méthodologiques* de la théorie du " pouvoir culturel ", certaines des vues de Gramsci se sont en effet révélées prophétiques »<sup>1</sup>. C'est indirectement reconnaître, à l'opposé, les erreurs au moins méthodologiques de l'ancienne droite, que Gramsci avait déjà critiquées sur son propre terrain et que le théoricien de la nouvelle droite stigmatise lui aussi explicitement ailleurs.

On comprend mieux dès lors que, pour A. de Benoist, l'insuccès de l'ancienne droite trouve son explication majeure dans son incapacité d'élaborer une méthodologie appropriée aux nouvelles situations historiques aussi bien que dans des formes de discours inadaptées aux exigences du corpus social.

Dans le chapitre intitulé « Droite : l'ancienne et la nouvelle », auquel nous avons déjà fait référence, une parenthèse contient une définition qui tient du théorème un peu ardu : (« J'appelle ici " révolution " l'éclosion d'une discipline qui, pour s'exprimer et produire, doit *créer son propre langage* et, par là même, fonder une nouvelle vue-du-monde »)<sup>2</sup>. Une analyse lexicologique et énonciative du contenu de cette phrase entre parenthèses permet de relever

1. A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, op. cit., p. 258. Pour une analyse historiquement et philosophiquement correcte des questions soulevées ici autour de Gramsci, et en son nom, nous renvoyons aux études suivantes : L. Gruppi, *Il concetto di egemonia in Gramsci*, Rome, Editori Riuniti, 1972, et N. Badaloni, *Il marxismo di Gramsci*, Turin, Einaudi, 1975.

2. A. de Benoist, *Les idées à l'endroit*, op. cit., p. 74.



des mots courants dans le discours politique, mais qui sont ici privés de leur sens traditionnel. Le mot *révolution* est enfermé diacritiquement entre guillemets par notre théoricien, qui, ainsi, le désémantise ; mais pour remplir ce mot, qu'invente-t-il au juste ? « L'éclosion d'une discipline » particulière, qui mène à la création de *son propre langage*, en fonction d'une « nouvelle vue-du-monde ».

L'objet spécifique, l'objectif stratégique, de cette révolution-discipline est donc une « nouvelle vue-du-monde ». Or les tirets ou traits d'union de ce mot nouvellement composé ne mettent que plus en évidence la substitution de ce mot à celui de « vision du monde », un syntagme courant dans le langage marxiste français (et donc trop marqué idéologiquement), pour traduire le mot allemand *Weltanschauung*.

Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est de voir comment l'optique gramscienne est retournée, inversée par la droite. Il nous semble possible d'affirmer dès lors que ces « idées à l'endroit », c'est la « politique à l'envers » ou bien la « culture d'abord » comme réplique méthodologique à la formule maurrassienne de « politique d'abord ».

Pour conclure cette partie de notre analyse, nous voudrions faire encore deux remarques.

Ce que le nouveau théoricien interprète mal dans la pensée de Gramsci, c'est d'abord la fonction de la culture dans la stratégie de la prise du pouvoir et dans son rapport à la politique. En effet, il ne faut pas oublier que le discours – même antimaurrassien – de Gramsci n'est pas du tout de nature ou d'inspiration « super-structurelle » : il est *politique*, il comprend donc aussi, et *d'abord*, le *culturel*. Le reproche adressé à Maurras par Gramsci, d'avoir abandonné sa même formule, doit être interprété en ce sens.

En outre, le nouveau théoricien semble tendre un piège à Gramsci et au lecteur français qui le voit à travers lui. Dans le portrait de Gramsci par A. de Benoist s'estompent, jusqu'à disparaître, les raisons qui dictaient à Gramsci sa méthode et sa pensée politique, les raisons du socialisme et, plus précisément, celles du communisme, qui se basaient pratiquement sur les raisons historiques propres à chaque pays considéré, l'Italie notamment. Cette opération d'évidement de la méthode et des formules de Gramsci est analogue, selon Gramsci, à celle menée par Maurras sur le langage des jacobins, vidé et renversé par le vieux théoricien de la droite française. Gramsci pratiquait une analyse dialectique, A. de Benoist s'exerce dans le pastiche et dans la mystification idéologique.

Quelle est la réaction des intellectuels et des hommes politiques italiens, se réclamant de la gauche socialiste et communiste, à cette opération qui tend à intégrer (ou à assimiler) les idées de Gramsci aux projets culturels et politiques de la droite ? Quel type de jugement porte l'Italie sur la réflexion de la nouvelle droite sur le philosophe marxiste italien le plus original ? Interrogations que subsume cette autre question : quel type de réflexion suscite en

Italie, à gauche, le phénomène de la nouvelle droite et celui de la Nuova Destra (qui n'est pas le parfait analogue de l'autre) ?

Rappelons que l'Istituto storico della Resistenza in Cuneo a organisé à Cuneo, du 19 au 21 novembre 1982, un colloque sur le thème « Nuova destra e cultura reazionaria negli anni ottanta » dont les Actes ont paru en 1983. Le dense volume de 446 pages constitue un point de repère fondamental pour quiconque veut savoir comment sont affrontées en Italie les questions que nous venons de soulever ; d'éminents spécialistes de divers pays ont également collaboré à cet ouvrage. Parmi les noms les plus importants, nous voudrions mentionner ceux de Norberto Bobbio, Nicola Tranfaglia, Léon Poliakov, Marie-José Chombart de Lauwe, Giorgio Galli, Omar Calabrese, Gian Enrico Rusconi<sup>1</sup>. Les notes de N. Tranfaglia méritent une attention particulière. En effet, sa communication sur « Fascisme, néo-fascisme et nouvelle droite » met en évidence le réseau des liens qui se nouent et des différences qui se creusent entre le phénomène italien et le phénomène français aussi bien qu'elle éclaire les rapports avec la vieille droite. Particulièrement attentif à la nouvelle droite en Italie, Tranfaglia souligne que celle-ci ne s'est détachée qu'« incomplètement et contradictoirement » de la vieille droite néo-fasciste ; en effet, les membres de la nouvelle droite italienne conservent des liens personnels et solidaires avec le parti néo-fasciste italien (MSI) et notamment avec le groupe de Pino Rauti. Rauti a inspiré et soutenu le mouvement de la nouvelle droite en différentes occasions et même lors du congrès national du MSI (son parti) en mars 1982, où il est allé jusqu'à affirmer : « Nous ne sommes ni de droite, ni de gauche » (ce qui paraît conduire directement au titre du livre de Zeev Sternhell, *Ni droite, ni gauche*)<sup>2</sup>.

Détachement contradictoire aussi, puisque Mussolini représente toujours un point de convergence idéologique pour la plupart des membres de la nouvelle droite. A titre de preuve, Tranfaglia rappelle que Marcello Veneziani, membre de la nouvelle droite italienne, a critiqué – au cours du colloque de la nouvelle droite tenu à Cison Valmarino du 12 au 14 mars 1981 – ceux qui, dans la nouvelle droite, se définissent (par une formule empruntée à la nouvelle droite française) comme « gramscistes de droite ». Rappelons que le 3<sup>e</sup> colloque national de la nouvelle droite française (Paris, 29 novembre 1981) a été carrément consacré, sans vergogne, à Gramsci... vivant : « Pour un " gramscisme de droite " » (il est vrai, avec des guillemets)<sup>3</sup>.

M. Veneziani a soutenu, que, s'il est vrai que la nouvelle droite emprunte le concept d'« hégémonie culturelle » à Gramsci, ce dernier, quant à lui, avait appris sa leçon de

1. N. Bobbio, « Per una definizione della destra reazionaria » ; N. Tranfaglia, « Fascismo, neofascismo e nuova destra : appunti per una definizione storica » ; L. Poliakov, « Il mito della razza nel pensiero contemporaneo » ; M.-J. Chombart de Lauwe, « La Nouvelle Droite in Francia, le sue origini nell'estrema destra, i suoi legami con la destra liberale. Filiazioni e conflitti » ; G. Galli, « La componente magica della cultura di destra » ; G. E. Rusconi, « Voglia di autorità, assenza di carisma ». « Nuova destra e cultura reazionaria negli anni ottanta », *Notiziario dell'Istituto storico della Resistenza in Cuneo e provincia*, 23, juin 1983.

2. Z. Sternhell, *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Le Seuil, 1983.

3. Pour un « gramscisme de droite », Actes publiés par le GRECE, Paris, avril 1982.

Mussolini : « Nous avons beaucoup plus à apprendre d'un Mussolini que d'un Gramsci : Gramsci lui-même a beaucoup appris de lui et s'est inspiré largement du fascisme quand il a décrit son projet d'agrégation et son usine du consensus »<sup>1</sup>. M. Veneziani fait montre ici, de cette tendance permanente des intellectuels et des régimes de droite à s'appropriier les catégories, les pensées et les méthodes relevant des intellectuels et des mouvements de gauche. Une telle démarche a des antécédents fameux, si l'on en croit Tranfaglia : « Les fascismes ont démontré (dans les années vingt) une aptitude exceptionnelle à s'appropriier les intuitions et les mots d'ordre d'autres provenances mais utiles à la conquête du pouvoir : il ne faut donc pas s'étonner que la nouvelle droite suive cette même démarche »<sup>2</sup>. Ce procédé appropriatif est particulièrement net aux époques de crise politique et culturelle : les mouvements et les courants essaient alors de créer et d'enrichir leur patrimoine, en puisant n'importe où, à droite et/ou à gauche, les idées clé, les idées-forces, pour conquérir l'hégémonie culturelle et politique<sup>3</sup>.

Une autre importante contribution à l'analyse du phénomène qui nous intéresse ici a été apportée par le sémiologue italien Omar Calabrese, au cours de ce même colloque. Le titre de sa communication manifeste sa pertinence, « I linguaggi delle destre » (Les langages des droites). Calabrese fait allusion à la nouvelle droite culturelle qui a inventé un slogan comme celui de « gramscisme de droite »<sup>4</sup>. Il s'agit d'une performance langagière, qui opère à la fois une « désémantisation » et une « reformulation ». Cette interprétation sémiologique aurait mérité une analyse plus approfondie au niveau linguistique et conceptuel.

Les Actes d'un colloque, quelle que soit leur importance, ne constituent en général qu'un événement dont l'écho auprès du public est assez restreint, sauf si des comptes rendus dans la grande presse s'en mêlent. C'est ce qui est arrivé en Italie à partir du colloque de Cuneo et autour des questions qu'il avait soulevées. La presse quotidienne et périodique porte en Italie, de plus en plus, un intérêt pour la réorganisation de la nouvelle droite comme phénomène national et international. On peut dire que l'intelligentsia italienne est mobilisée et vigilante. Il suffit de rappeler que la revue mensuelle italienne *Alfabeta* a publié depuis 1981 des articles et des dossiers sur la nouvelle droite italienne, française et européenne, et

1. « Abbiamo più da imparare da un Mussolini che da un Gramsci : e lo stesso Gramsci imparò molto da lui, ed al fascismo si ispirò largamente quando descrisse il suo progetto di aggregazione, la sua fabbrica di consenso ». (Intervention de M. Veneziani dans *Al di là della destra e della sinistra*, Atti del convegno su « Nuova destra, costanti ed evoluzioni di un patrimonio culturale », Rome, LEDE, 1982, p. 38 et suiv. ; *Nuova destra e cultura reazionaria*, op. cit., p. 42).

2. « E' già successo negli anni venti di questo secolo e i fascismi hanno mostrato allora una eccezionale abilità ad appropriarsi di intuizioni e parole d'ordine di altra provenienza da spendere per la conquista del potere e non c'è dunque da meravigliarsi che la nuova destra segua ancora questa strada » (*ibid.*, p. 44).

3. Sur cette question, voir les remarques de V. Carofiglio dans l'introduction à : *Pour une analyse du langage politique français. Nationalisme, Fascisme, Front populaire*, Milan, Cuem, 1973 (en collaboration avec A. Boschetti).

4. O. Calabrese, « I linguaggi delle destre », in « Nuova destra e cultura reazionaria », cité, p. 127.

que le quotidien *La Repubblica* et l'hebdomadaire *L'Espresso* (orientés à gauche), aussi bien que le quotidien *L'Unità* (organe du PCI), ont publié à plusieurs reprises, avec des analyses différentes, des articles attirant l'attention sur le phénomène de la nouvelle droite.

Pour finir, un livre mérite d'être signalé : *Il pensiero negativo e la nuova destra* (la pensée négative et la nouvelle droite), d'Italo Mancini<sup>1</sup>, un philosophe catholique. Le livre a paru en 1983 chez Mondadori, le plus grand éditeur italien, qui n'est pas orienté à gauche mais qui suit une programmation idéologiquement ouverte. Cette publication a été destinée expressément à un large public, pour l'inciter à une prise de conscience aussi bien philosophique que politique des expressions de la « pensée négative ». Le chapitre consacré aux « Formes de la nouvelle droite » porte précisément sur la nouvelle droite française et sur les formes et contenus de la pensée d'A. de Benoist. C'est très assurément un acquis de la réflexion sur le discours du théoricien français. Ce qu'on peut regretter dans ce chapitre du livre de Mancini, c'est le manque total de références à la question du gramscisme dans l'œuvre d'A. de Benoist. Et ce n'est pas une question secondaire, comme nous avons pu le constater précisément ici, à travers notre analyse lexicale et énonciative.

1. I. Mancini, *Il pensiero negativo e la nuova destra*, Milan, Mondadori, 1983.

## ANNEXE

La lettre que nous publions ici est un inédit d'Alfonso Leonetti. L'auteur des « Notes sur Gramsci » (*Note su Gramsci*, Urbino, Argalia, 1970) est l'un des fondateurs du PCI. Ses rapports « orageux » avec le parti ne l'ont pas empêché d'y « rentrer » et de conserver un poste d'éminence critique et historique.

Cette lettre constitue, dans sa spécificité et à la date de son envoi, un document important.

Nous nous permettons de remarquer que les lenteurs dans la parution des *Cahiers de prison* de Gramsci chez Gallimard (2 vol. parus jusqu'ici) donnent raison à Leonetti (et à Maspero)<sup>1</sup>.

A. Leonetti est mort en 1984.

00135 Roma, 16 gennaio 1971  
via dei Giornalisti 53/c  
Tel. 346767

Carissimo compagno (Vito Carofiglio),

Grazie per la tua lettera.

L'interesse per Gramsci, in Francia, è fuori del PCF. Jean Rous ha scritto in *Combat*, a proposito delle mie « Note », un articolo : « Renaissance du socialisme sous le signe de Gramsci ». *Politique aujourd'hui*, *Le Nouvel Observateur* cercano anche d'impadronirsi di Gramsci. Questo non può che accrescere l'ostilità e la diffidenza del PCF. L'editore Maspero ha chiesto di esaminare le mie « Note » in vista di una traduzione francese. Maspero, come sai, è un editore di tendenza trotskista. E' utile che sia lui a pubblicare il mio libro ? Ne dubito assai. Tuttavia l'interesse per il pensiero di Gramsci è in Francia molto forte. Janie (Sabene) mi dice che almeno 10 tesi quest'anno saranno sostenute in Sorbona sull'opera di Gramsci.

1. Il serait cependant impropre d'en conclure que Gramsci n'a pas pénétré en France, au moins dans certaines couches intellectuelles, depuis une vingtaine d'années : J. Texier, *Gramsci* (Présentation, choix de textes, biographie, bibliographie), Paris, Seghers, 1966, et « Gramsci in Francia », dans les Actes du colloque international (Cagliari, 1967) sur *Gramsci e la cultura contemporanea*, Rome, Editori Riuniti, I, 1970 ; F. Ricci, J. Bramant, *Gramsci dans le texte*, Paris, Editions sociales, 1975 ; C. Buci-Glucksmann, *Gramsci et l'Etat*, Paris, Fayard, 1975. Voir aussi l'importante médiation de la pensée de Gramsci en France par L. Althusser, surtout dans *Lire Le Capital*, Paris, Maspero, 1969.

Non reputo dunque (surajouté : *poco*, au lieu de *molto*) utile un saggio limitato a Gramsci e il PCF. (Per dire che cosa ? Che il PCF ignora Gramsci ?... Gramsci era meglio conosciuto al tempo dei Consigli di fabbrica, quando i dirigenti comunisti si chiamavano Jacques Mesnil, Alfred Rosmer, Monatte – ex sindacalisti rivoluzionari, passati poi all'opposizione e presto usciti dal Partito. Altro motivo di diffidenza nei riguardi di Gr.).

Insomma, a mio parere, occorre inserire lo studio su « Gramsci e il PCF » in un quadro più ampio : quello appunto della rinascita socialista internazionale sotto il segno di Gramsci, di Lenin, di Rosa Luxembourg. Una ricerca di questo genere può essere molto utile.

Lieto di questo incontro – anche se, per ora, solo epistolare –, ti auguro buon lavoro e buon successo.

Cordialmente

tuo

Alfonso Leonetti

P.S. Da una lettera di François Maspero :

« Depuis 10 ans j'essaye d'éditer les œuvres de Gramsci et je m'indigne de ne pouvoir le faire.

Mais c'est sans espoir pour moi. De toute manière elles paraîtront quelque jour chez Gallimard ».

*Quelque jour ?* Quando ? Ho sentito parlare di una antologia che sarebbe curata da Spriano. Antologia, non opere !